

L'épanchement du songe

Gérard de Nerval

... Gérard Joulé, *Epalinges*

Gérard Macé,
Je suis l'autre,
Le promeneur, Paris
2007, 142 p.

Collectif sous la
direction d'Anne
Struve-Debeaux,
Gérard de Nerval,
Revue Europe n° 935,
Paris, mars 2007

Rue de la Vieille-Lanterne, Paris était neigeux, l'aube était noire. D'autres que l'auteur d'*Aurelia* avaient dû mourir de misère cette nuit-là. Ainsi finit le 26 janvier 1855, ayant peut-être encore au fond de sa poche les sept sous qu'il venait d'emprunter, celui qui avait rêvé de mourir dans un jardin au milieu des arbres, des feuilles et des fleurs d'automne.

Il y avait loin du jeune amoureux de *Sylvie* et des rondes de jeunes filles, au dément lucide d'*Aurelia*. L'avant-veille, Nerval avait écrit à un ami : « Ne m'attends pas. Ce soir la nuit sera noire et blanche. » Jamais un fou lucide ne sera descendu plus loin dans les profondes grottes de la déraison où des visions surgissent dont l'enchaînement obéit à une loi inconnue. L'idée l'enchantait de rejoindre à la sortie de la vie Jenny Colon, comme à la sortie du théâtre où elle jouait le vaudeville. « La Révolution a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant horrible », disait Joubert. Aucune conjoncture historique ne fut nécessaire pour que Nerval renonçât au réel. Le réel en soi, le réel tel qu'il lui apparaissait, il lui fallait le réinventer. Vie réelle, vie poétique, les deux se heurtaient chez Nerval. La vie dont seuls les prêtres seraient les poètes. Vie rêvée, vie du rêve qui a remplacé la vie religieuse.

La foi dogmatique immobilise et fixe dans la contemplation le vagabond et l'errant et se manifeste par une liturgie qui est un poème anonyme et quotidien. Nerval en eut-il la pratique ? Entrait-il dans les églises se chauffer les mains à la chaleur d'un cierge ou se rafraîchir les doigts et le front à l'eau d'un bénitier ? La vie est-elle un songe ? Nerval préféra ce qui n'est pas à ce qui est. Mais je ne sais plus quel personnage dans une tragédie d'Euripide dit : « Peut-être que les choses qui sont ne sont pas et que ce qui n'est pas est vraiment ce qui est. »

Le péché, si présent dans l'œuvre et la pensée de Baudelaire, sinon dans sa vie, est totalement absent chez Nerval. Je parle du péché en soi ou de la notion de péché. C'est sans doute qu'il ne l'a pas commis. C'était à bien des égards un innocent qui n'a connu la femme qu'en rêve. C'est pourquoi le christianisme au fond lui était assez étranger, quoiqu'il entrât volontiers dans le rôle de la victime expiatoire.

Gérard de Nerval sortit de la vie pour entrer dans le rêve et le rêve le conduisit par la main vers la folie et vers la mort, qui sont deux puissantes Erinyes, comme la brebis suit son pasteur vers les verts pâturages et se retrouve conduite par le boucher à l'abattoir.

Il était né à Paris d'un père qui avait été chirurgien aux armées impériales et d'une mère qui mourut peu après sa naissance. Bientôt abandonné par son père, élevé par une parente éloignée, il vécut rapidement dans ses rêveries sans que la réalité eût la moindre prise sur elles.

Bohême fantasque

Il gagna médiocrement sa vie en plaçant de la copie dans des feuilles plus ou moins littéraires et fit de fréquents séjours dans la clinique du docteur Blanche. Théophile Gautier, qui le fréquenta tout au long de sa vie, le décrit jeune homme comme un être doux et modeste, rosissant comme une jeune fille, la lèvre inférieure un peu épaisse et le menton creusé d'une fossette. Sa traduction de *Faust* lui avait valu du sage de Weimar une lettre qu'il conservait pieusement et qui contenait ces mots : « Je ne me suis jamais mieux compris qu'en vous lisant », et Gautier d'ajouter de manière piquante : « Avec lui, l'allemand, sans rien perdre de sa noirceur gothique, devenait français par la clarté. »

L'histoire de ses amours - platoniques peut-être, mais seulement dans le sens où l'Eros terrestre est une dégradation de l'Eros céleste - demeurera toujours voilée. Il s'éprit pour une actrice célèbre, Jenny Colon, d'une passion qui passa pour chimérique aux yeux de beaucoup qui le plaisantaient sur ses caprices soudains à l'endroit de femmes aperçues de l'autre côté des feux de la rampe et dont il évitait de se rapprocher pour ne pas détruire son illusion. Il est intéressant que les femmes dont il s'éprenait fussent des actrices, car en ce temps-là l'actrice, la danseuse, touchait par plus d'un fil à la prostituée que célébra Baudelaire. Elle n'était pas une femme comme les autres, c'est-à-dire une

femme qu'on épousait. Elle était une femme pour le rêve ou pour le vice.

Nerval fit un voyage en Allemagne dont il ramena un livre charmant, *Les Petits châteaux en Bohême*, puis il en fit un autre en Orient dont il rapporta un autre livre. C'était la mode en ce temps-là d'aller chercher de l'autre côté de la Méditerranée ce qui avait disparu de notre Occident, les vieilles mœurs et les vieilles religions.

Sans être très nettement d'aucune, Gérard avait la curiosité et le respect de toutes, surtout de celles qui étaient tombées. Il aimait à mélanger les enfers et les paradis des différents cultes, au point qu'un jour un de ses amis lui ayant dit : « Mais, Gérard, vous n'avez aucune religion ! - Comment, lui rétorqua-t-il, moi, pas de religion, mais je les ai toutes ! » Du Liban, il écrivit : « J'avais

Gérard de Nerval



bien senti qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replaçant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant au berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle. »

Revenu à Paris, Gérard eut bien voulu repartir en Orient, mais sa santé mentale profondément altérée l'empêcha de se hasarder dans un lointain périple. Il s'en consolait en promenant dans les jardins du Palais Royal un homard en vie au bout d'une faveur bleue. « En quoi, disait-il, un homard est-il plus ridicule qu'un chien ou toute autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer et n'aboient pas comme les chiens, si antipathiques à Goethe, lequel pourtant n'était pas fou. » C'est alors qu'il écrivit *Aurelia, le rêve et la vie*, dont on a dit que c'était le poème de la Folie se racontant elle-même. Les rêveries platoniciennes se mêlent aux mystères de la Cabale et le comte de Gabalais y rencontre le Cazotte du *Diable amoureux*.

Du rêve à la folie

Vers la fin du récit, dont on a retrouvé les dernières pages inachevées dans la poche du mort, la raison se trouble et le rêve se transforme en cauchemar. Mais il semble que la colère ne soit jamais entrée dans l'âme de cet agneau.

Le mystique est asexué comme un ange. Il n'y a pas de péché en lui, sauf peut-être des péchés spirituels, mais ce n'est pas un saint pour autant. Le monde et ses trésors ne l'intéressent pas. Je parle du monde des sens et des apparences. Est-ce à dire qu'il lui est impossible de perdre son âme du seul fait qu'il n'a pas d'attachements terrestres ? Le plus grand

risque qu'il court, c'est justement de se désincarner, de passer d'une religion à l'autre comme un fantôme qui traverserait les murs et les miroirs d'un grand manoir. Mais cette traversée ne se fait pas sans grands dégâts ni désastres. On risque d'y perdre en chemin, sinon son âme, du moins cette pauvre chose qu'on appelle la raison.

Le rêve nervalien n'est ni une transformation mallarméenne de la vie jusqu'à évaporation et disparition de cette dernière, ni même sublimation de celle-ci au sens freudien. Elle est la vie vécue sur le plan du rêve et non plus de la réalité quotidienne. Elu par les dieux, le poète est foudroyé, offert en holocauste.

« Les soupirs de la sainte et les cris de la fée. » Pourquoi la sainte soupire-t-elle et pourquoi la fée crie-t-elle ? Mais la sainte et la fée, c'est tout notre Moyen-Age. Et c'est à elles que la jeune fille des rondes enfantines donne la main. Elle fait le lien avec la Sibylle. Elle restera vierge. Elle ne connaîtra jamais l'homme et l'homme ne la connaîtra jamais.

Nerval croyait à l'immortalité, on pourrait presque dire qu'il ne croyait qu'à cela. S'il s'est suicidé, c'est pour retrouver cette patrie céleste dont la terre avait cessé pour lui d'être le reflet.

De l'autre côté du miroir

Gérard de Nerval, écrira Dominique Aury, est à lui seul la justification du romantisme français. Au temps où tous les poètes se disaient romantiques et confondaient volontiers le romantisme avec le tintamarre, il a suffi à Nerval de douze sonnets parfaits et d'un récit pour que le mot romantisme reprenne la signification originelle que les poètes allemands lui avaient donnée, et que tenteront en vain de lui rendre les surréalistes : la

portée d'une aventure spirituelle, d'une exploration de la nuit.

Gérard de Nerval s'est avancé dans ces ténèbres plus avant que n'importe lequel de nos poètes. Personne n'a su comme lui rendre sensible le pressentiment qu'il existe deux univers ; celui des apparences, dont les sens portent témoignage, et l'univers invisible, dont l'univers visible n'est que l'écorce. Pour pénétrer de l'autre côté du miroir, il faut un instrument plus perfectionné que la raison claire ; il faut la foi ou le rêve.

A Nerval qui n'avait pas la foi ou qui, les ayant toutes, n'en avait aucune, il restait le rêve : « Je m'encourageais, dit-il, à une audacieuse tentative. Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret. Pourquoi, me dis-je, ne pourrais-je forcer enfin ces portes mystiques, armé de toute ma volonté, et dominer mes sensations au lieu de les subir ? N'est-il pas possible de dompter cette chimère attrayante et redoutable, d'imposer une règle à ces esprits des nuits qui se jouent de notre raison ? Le sommeil occupe le tiers de notre vie. Il est la consolation de nos journées ou la peine de nos plaisirs ; mais je n'ai jamais éprouvé que le sommeil fût un repos. Après un engourdissement de quelques minutes, une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace, et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort. Dès ce moment, je m'appliquai à chercher le sens de mes rêves, et cette inquiétude influa sur mes réflexions à l'état de veille. Je crus comprendre qu'il existait entre le monde extérieur et le monde intérieur un lien. »

« La muse, écrit encore Nerval, est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées, elle s'en est échappée comme une pythie en jetant des cris de douleur. »

Pandora

Le rêve de Gérard était le frère de la folie. Pour découvrir ce lien, il s'aide de toutes les divinités, de toutes les chimères. Il appelle à son secours celle qui fut à travers les âges Isis et Cybèle, Laure et Béatrice, Marie mère de Dieu, sa propre mère, Sylvie, Adrienne, Jenny, Pandora dont il fit le mythe d'Aurelia. C'est elle qui lui dit : « Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis. »

Il la voit transfigurée et radieuse. « Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire et il y lit le mot pardon signé du sang de Jésus-Christ. »

G. J.

VOUS VOUS AIMEZ...

VOUS ALLEZ VOUS MARIER ?

Les dates des sessions de préparation au mariage organisées par CHEMIN DE PRÉPARATION AU MARIAGE (CPM) ou par AMOUR ET ENGAGEMENT sont disponibles sur le site : www.cath-ge.ch/cpm-ge

Pour tout renseignement :

Jean-Daniel ROBERT, responsable
Pastorale familiale à Genève

☎ 022 796 20 01

e-mail : pastorale.familiale-ge@cath-ge.ch

